

LEXICON PHILOSOPHICUM

International Journal for the History of Texts and Ideas

MARTA MENDONÇA

‘Machines’ et ‘miroirs’

La Mettrie critique de Leibniz

ABSTRACT: La Mettrie makes reference to Leibniz from the very beginning of his philosophical production, devoting considerable attention to him already in the *Natural History of the Soul*, and until the end of his life. He does not precisely identify his philosophical sources, but it would not be impossible – quite the contrary – that his knowledge of Leibniz’s thought was based on the *Principles of Nature and Grace* and on the *Monadology*. Over and over, La Mettrie insists that there are only two philosophical systems, and two ways of doing philosophy: that of the materialists and that of the spiritualists. He devotes his life to defending the first, Leibniz personifying the second. Like Leibniz, indeed, La Mettrie compares the art of nature and the art of man, natural machines and artificial machines. But the comparison brings him to very different results.

RÉSUMÉ : La Mettrie se réfère à Leibniz dès le début de sa production philosophique, en lui consacrant une attention considérable déjà dans l’*Histoire naturelle de l’âme*, et jusqu’à la fin de sa vie. Il n’identifie pas avec précision ses sources philosophiques. Mais il ne serait pas impossible – bien au contraire – que la connaissance qu’il a de la pensée de Leibniz soit fondée sur la lecture des *Principes de la nature et de la grâce* et sur la *Monadologie*. A plusieurs reprises, La Mettrie insiste sur le fait qu’il y a seulement deux systèmes philosophiques, deux façons de faire de la philosophie : celle des matérialistes et celle des spiritualistes. Il a consacré sa vie à faire la défense du premier, Leibniz incarnant le deuxième. Comme Leibniz, certes, La Mettrie compare l’art de la nature et l’art de l’homme, les machines naturelles et les machines artificielles. Mais la comparaison l’amène à des résultats bien différents.

KEYWORDS: Leibniz; La Mettrie; Principles of Nature and Grace; Principle; Principles of Grace; Kingdom of Grace

1. INTRODUCTION

La Mettrie n’identifie pas avec précision ses sources philosophiques. Il fait allusion aux auteurs et aux thèses qu’ils ont soutenues, sans citer explicitement les textes dans lesquels ces thèses figurent. Mais il ne serait pas impossible – bien au contraire – que la connaissance qu’il a de la pensée de Leibniz soit fondée sur la lecture des *Principes de la nature et de la grâce* et sur la *Monadologie*.

Plusieurs raisons plaident en faveur de cette hypothèse : a) il s’agit de textes publiés ou rendus publics dans les circuits intellectuels où évoluait La Mettrie, notamment aux Pays-Bas et dans la Prusse de Frédéric II ; b) ces textes ont été connus quelques années



après la mort de Leibniz, et ont fait l'objet de controverse juste avant que La Mettrie ne s'intéresse de façon plus systématique à la philosophie ; c) il s'agit de textes consacrés à l'examen des questions auxquelles s'intéresse La Mettrie lui-même et d) ces œuvres contiennent la plupart des thèses de Leibniz que La Mettrie a critiquées.

Cela ne signifie pas, bien sûr, que La Mettrie ne connaisse que ces deux textes de Leibniz : il pourrait également avoir connu, par exemple, le *Système nouveau* ou la *Correspondance avec Clarke*. Mais il est aussi possible qu'une partie au moins de son accès à l'œuvre de Leibniz soit indirecte ; à travers Wolff, qu'il présente toujours comme disciple et commentateur de Leibniz.¹ Mais il ne considère pas que les pensées des deux auteurs soient identiques, et il reconnaît qu'il y a des aspects sur lesquels le disciple n'est pas d'accord avec le maître.² Une autre source probable est le *Traité des systèmes* de Condillac (1749) et le *Dictionnaire historique et critique* (1697) de Pierre Bayle. En tout cas, le *Traité des systèmes* ne peut pas être sa source principale, parce qu'il a été publié en 1749, au moment où La Mettrie avait déjà beaucoup écrit et fait plusieurs allusions à la pensée de Leibniz.

La Mettrie se réfère à Leibniz dès le début de sa production philosophique, en lui consacrant une attention considérable déjà dans l'*Histoire naturelle de l'âme*, et jusqu'à la fin de sa vie. Leibniz a eu la sagesse de chercher l'unité du réel, une unité que le dualisme compromettrait, mais il a commis l'erreur de spiritualiser la matière, faute de reconnaître que la matière est d'elle-même capable de penser. Selon l'auteur de *L'Homme machine*, Leibniz a bien compris que chaque être du monde est une "machine de la nature", un "miroir vivant" représentatif de l'univers (cf. PNG, §3), mais il n'aurait pas bien compris ni ce qu'est une 'machine' ni ce que signifie être un 'miroir vivant' ou sensible.

Dans les textes qu'il consacre à commenter les différents systèmes philosophiques – notamment l'*Abrégé des systèmes* – il s'intéresse à certains auteurs modernes et prend position vis-à-vis de leur pensée : Descartes, Malebranche, Leibniz, Wolff, Locke, Boerhaave, Spinoza. Quoique l'*Abrégé des systèmes* ait été publié en 1751, il reprend de façon autonome et sans changements les longues notes du §4 du chapitre XII de l'*Histoire naturelle de l'âme*, la première de ses œuvres philosophiques, publiée en 1745.

L'ampleur des thèmes et le style de l'analyse, chez un auteur qui a écrit presque toute son œuvre philosophique entre 1745 et 1751, le conduisent à présenter plutôt des jugements d'ensemble, que des analyses de détail des thèses de ces auteurs. Dans le cas de Leibniz, La Mettrie critique à plusieurs reprises sa pensée, il ironise au sujet des idées leibniziennes, il en déforme quelques-unes de façon assez grossière, mais il a une idée assez large des sujets dont s'est occupé Leibniz, et de sa façon de les aborder.

Mais La Mettrie ne fait qu'une seule fois allusion à un texte précis de Leibniz. Il le fait dans l'*Histoire naturelle de l'âme*, quand, ayant analysé deux attributs essentiels de la matière, c'est-à-dire, l'extension et la force motrice, il se propose de soutenir que la matière possède un troisième attribut – la faculté de sentir. De son point de vue, presque tous les philosophes, excepté les cartésiens, ont soutenu cette thèse, et, pour illustrer cette conviction, il écrit en note : "Voyez la thèse que M. Leibniz fit

1. HNA, 235.

2. HNA, 238.

soutenir à ce sujet au prince Eugène”.³ Il s’agit donc d’une allusion aux *Principes de la nature et de la grâce*, ou à la *Monadologie*, vraisemblablement au premier de ces deux textes. Il y a un indice, quoique fragile, qui nous permet de penser qu’il est en train de faire allusion aux *Principes* ; il se trouve dans un commentaire de *Les animaux plus que machines*. La Mettrie est en train de critiquer la thèse de l’harmonie préétablie en considérant qu’elle est au moins aussi incompréhensible que celle de l’influx physique ou de la génération de l’esprit par la matière, et il écrit : “Mais que dis-je ! Pardon, Leibniziens ; vous avez appris à l’Europe étonnée que ce n’est que métaphysiquement que sont liées les deux substances qui composent l’homme”.⁴ Dans *Vénus métaphysique ou Essai sur l’origine de l’âme humaine*, publié en 1752, à Berlin, on trouve aussi une analyse détaillée de quelques aspects particuliers de la pensée de Leibniz.

En tout cas, pour essayer de comprendre la critique que La Mettrie fait de Leibniz, il faut prendre en compte que certaines œuvres sont d’attribution douteuse et que les ressources rhétoriques de La Mettrie le conduisent souvent non seulement à occulter son nom, mais aussi à ridiculiser ses adversaires en faisant semblant de prendre leur défense. C’est le cas notamment de l’œuvre *Les animaux plus que machines* et de *Vénus métaphysique*, dont l’attribution à La Mettrie est douteuse. Ajoutons que sa façon de faire allusion à soi-même à l’intérieur des textes cherche aussi à faire douter de l’identité de l’auteur. L’explication de ce fait est donnée par La Mettrie lui-même dans le texte *Le petit homme à longue queue* :

Vous serez surpris, Mr, que j’aie employé le ton ironique qui règne dans tout mon Ouvrage ; mais il m’a fallu battre ainsi la mer, pour voguer sans risque. Si j’ai fait (...) tant de tours, de détours, de circuits, pour revenir enfin au même point, dont nôtre Auteur est parti, c’est que je suis dans les cas de ces Navigateurs, qui n’ont pas la saison favorable.⁵

2. LEIBNIZ DANS L’ŒUVRE DE LA METTRIE

La Mettrie confesse qu’il préfère “voir au loin, en grand comme en général” plutôt que de perdre son temps en faisant des analyses de détail.⁶ C’est aussi de cette façon qu’il regarde la philosophie de son temps. Il est évident d’après l’*Abrégé des systèmes*, qu’il préfère les jugements d’ensemble plutôt que de considérer les thèses concrètes qu’il veut combattre. En ce qui concerne la philosophie de Leibniz, on pourrait synthétiser son jugement d’ensemble par un texte de l’opuscule *Vénus métaphysique ou Essai sur l’origine de l’âme humaine*. Dans ce texte, il écrit :

L’Hercule dans les sciences, l’immortel Leibniz, qui comprenait bien Aristote, écumait les inventions des Grecs & défilait après Descartes avec plus de circonspec

3. HNA, 30.

4. APM, OP II, 111.

5. Lemée 1934 : 32-33. Cf. aussi 3-4 : “Je vous envoie avec plaisir mon Ouvrage. Il est intitulé *Animaux plus que machines* ; ce qui contraste singulièrement avec *l’Homme machine*, & cependant revient au même chez nous autres, bons & francs Matérialistes”.

6. *L’homme plante*, OP II, 71.

tion, aurait été le Philosophe le plus achevé, si à l'exemple de celui-là, il n'avait pas débauché son génie par quelques Romans dans la Métaphysique.⁷

Leibniz fait l'objet du même jugement que celui qu'il a adressé à la philosophie dans son ensemble et aux prétentions métaphysiques des systèmes de son temps, qui valorisent les raisons et les arguments et méprisent le bâton de l'expérience en n'acceptant pas de s'assujettir à la nature.⁸ Leibniz, comme d'ailleurs Descartes, s'est perdu dans des digressions métaphysiques, qui ne sont pas à la portée de la raison humaine. Le discours vrai ne peut se passer du bâton de l'expérience et ces auteurs l'ont totalement abandonnée au profit de l'imagination. La philosophie n'est pas, comme Leibniz l'a prétendu, une étude des principes et des causes, elle est plutôt une étude de la nature par ses effets.⁹

Ce jugement d'ensemble, on le trouve déjà dans le *Discours préliminaire* :

Comme les plus fausses hypothèses de Descartes passent pour d'heureuses erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & découvrir bien de vérités qui seraient encore inconnues sans elles ; les systèmes de morale ou de métaphysique les plus mal fondés, ne sont pas pour cela dépourvus d'utilité, pourvu qu'ils soient bien raisonnés, & qu'une longue chaîne de conséquences merveilleusement déduites, quoique de principes faux, chimériques, tels que ceux de Leibniz & de Wolff, donne à l'esprit exercé la facilité d'embrasser dans la suite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en résultera-t-il ? Une plus excellente longue vue, un meilleur télescope, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands services.¹⁰

Dans le *Traité de l'âme*, il insiste à nouveau sur le fait que Leibniz a des prétentions métaphysiques injustifiées :

Le célèbre Leibniz raisonne à perte de vue sur l'être & la substance ; il croit connaître l'essence de tous les corps. Sans lui, il est vrai, nous n'eussions jamais deviné qu'il y eût des monades au monde, & que l'âme en fût une ; nous n'eussions point connu ces fameux principes qui excluent toutes égalités dans la nature, & expliquent tous les phénomènes par une raison, plus inutile, que suffisante. (...) La chaîne de ses principes [de la philosophie Wolffienne] est bien tissée, mais l'or dont elle paraît formée, mis au creuset, ne paraît qu'un métal imposteur. Eh ! Faut-il donc tant d'art à enchâsser l'erreur, pour mieux la multiplier ? Ne dirait-on pas, à les entendre, ces ambitieux métaphysiciens, qu'ils auraient assisté à la création du monde, ou au débrouillement du chaos ? Cependant leurs premiers principes ne sont que des suppositions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une présumptueuse imagination. Qu'on les appelle, si l'on veut, des grands génies, parce qu'ils ont cherché & se sont vanté de connaître les premières causes ! Pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur seront toujours préférables : & que le succès des Locke, des Boerhaave, & de tous ces hommes sages, qui se sont bornés

7. VM, 4.

8. HM, OP III, 118.

9. Cf. *Discours préliminaire*, OP I, 51.

10. OP I, 49-50.

à l’examen des causes secondes, prouve bien que l’amour-propre est le seul qui n’en tire pas le même avantage, que des premières.¹¹

De son point de vue, “l’esprit de système”, œuvre de l’orgueil humain, est le seul ou le principal responsable de ces erreurs, qu’une vision de la raison humaine plus réaliste et sans autant de préjugés suffirait à corriger.

Dans *l’Abrégé des systèmes*, La Mettrie fait d’abord une brève présentation de la doctrine leibnizienne de la substance, puis se met à critiquer trois aspects fondamentaux de sa pensée : le principe de raison, le principe de contradiction et la thèse de l’harmonie préétablie.

À propos de la doctrine leibnizienne de la substance, La Mettrie écrit :

LEIBNIZ fait consister l’essence, l’être ou la substance, (car tous ces noms sont synonymes) dans les monades ; c’est-à-dire, dans les corps simples, immuables, indissolubles, solides, individuels, ayant toujours la même figure & la même masse. Tout le monde connaît ces monades, depuis la brillante acquisition que les Leibniziens ont fait de Madame la M[arquise] du Châtelet.¹²

Quelques lignes après, il identifie les monades avec les atomes :

Il n’y a pas, selon Leibniz, deux particules homogènes dans la matière ; elles sont toutes différentes les unes des autres (...) Or si les atomes de la matière étaient tous égaux, on ne pourrait concevoir pourquoi Dieu eût préféré de créer, & de placer tel atome, ici, plutôt que là ; ni comment une matière homogène eût pu former tant de différents corps.¹³

Il est bien évident que La Mettrie déforme grossièrement la doctrine leibnizienne de la monade : il l’identifie à l’atome et la décrit comme un corps simple, immuable, ayant toujours la même figure et la même masse. Les monades deviennent les particules indivisibles de la matière, de vrais atomes. A ce moment-là, La Mettrie ne critique pas la doctrine leibnizienne des monades, ou ce qu’il a compris de cette doctrine – il le fera dans d’autres textes – mais, dans ce texte, il préfère insister sur un ensemble de thèses : a) Leibniz soutenait qu’il y avait dans la matière une force motrice, un principe d’action, qu’on peut appeler nature ; b) il a reconnu aussi que la matière est capable de perceptions semblables à celles des corps animés ; c) il a soutenu que chaque être produit ses propres changements, de façon indépendante des autres êtres et par sa propre force immanente ; et, dernière thèse, d) il voudrait partager cette fonction entre la cause première et la cause seconde, entre Dieu et la nature.

Parmi toutes ces thèses leibniziennes,¹⁴ La Mettrie s’oppose à deux d’entre elles : que toutes les monades aient des perceptions sensibles¹⁵ et qu’il soit possible ou néces-

11. *Traité de l’âme*, OP I, 169-171.

12. AS, OP I, 242.

13. *Ibidem*.

14. Il y en a sept en tout : les quatre citées et les trois autres, qui ont pour objet l’opinion des philosophes au sujet de la force motrice de la matière. Cf. AS, OP I, 245-246.

15. Il l’accorde pour les animaux seulement. Cf. APM, OP II, 137 : “Les *monades* ont des perceptions secrètes, dont la nature a fait confiance aux Leibnitiens”.

saire de partager l'activité de la monade entre la cause première et la cause seconde. En fait, selon lui, Leibniz n'essaie de les justifier que par d'inutiles distinctions.¹⁶

Au sujet du principe de raison, il écrit :

Nul être pensant, et à plus forte raison Dieu, ne fait rien sans choix, sans motifs qui le déterminent. Or si les atomes de la matière étaient tous égaux, on ne pourrait concevoir pourquoi Dieu eût préféré de créer, & de placer tel atome, ici, plutôt que là ; ni comment une matière homogène eût pu former tant de différents corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourrait créer deux êtres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soient hétérogènes. Voilà comme on combat l'homogénéité des éléments par le fameux principe de la raison suffisante. (...) Il est évident que ce système ne roule que sur la supposition de ce qui se passe dans un être, qui ne nous a donné aucune notion de ses attributs. M. Clarke & plusieurs autres philosophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute raison Leibnizienne ; elle serait alors non suffisante, mais inutile, comme on le dit dans le *Traité de l'Âme*.¹⁷

Mais rien ne nous autorise à raisonner de cette façon, non seulement parce que nous ne connaissons pas le mode d'action d'un être que nous méconnaissons complètement, mais aussi parce que ce dont il s'agit est inaccessible à la raison :

Puisque nous ne connaissons pas la substance, nous ne pouvons donc savoir si les éléments de la matière sont similaires, ou non ; & si véritablement le principe de raison suffisante en est un. A vrai dire, ce n'est qu'un principe de système, & fort inutile dans la recherche de la vérité.¹⁸

La même critique serait valable pour l'autre grand principe leibnizien du raisonnement :

La philosophie de M. Leibnitz porte encore sur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'est celui de la contradiction. Tous ces prétendus premiers principes n'abrègent & n'éclaircissent rien ; ils ne sont estimables & commodes, qu'autant qu'ils sont le résultat de mille connaissances particulières, qu'un général d'armée. Un ministre, négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importants.¹⁹

Considérons enfin la thèse de l'harmonie préétablie. La Mettrie s'en occupe au moment de conclure sa présentation de la pensée de Leibniz dans *l'Abrégé des systèmes*. Il écrit :

Venons au système de l'harmonie préétablie ; c'est une suite des principes établis ci-devant. Il consiste en ce que tous les changements du corps correspondent si parfaitement aux changements de la monade, appelée esprit, ou âme, qu'il n'arrive point de mouvements dans l'une, auxquels ne coexiste quelque idée dans l'autre, & vice versa. Dieu a préétabli cette harmonie, en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiraient de concert la suite de leurs mutations, de sorte que tout se fait dans l'âme, comme s'il n'y avait point de corps et tout se passe dans le corps comme s'il n'y avait point d'âme. Leibnitz convient que cette dépendance

16. Cf. AS, OP I, 246.

17. AS, OP I, 242.

18. AS, OP I, 244.

19. AS, OP I, 245.

n'est pas réelle, mais métaphysique, ou idéale. Or, est-ce par une section qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions ? (...) Comment une monade spirituelle, ou inétendue, peut-elle faire marcher à son gré toutes celles qui composent le corps, & en gouverner les organes ? L'âme ordonne des mouvements dont les moyens sont inconnus ; & dès qu'elle veut qu'ils soient, ils sont aussi vite que la lumière fut. Quel plus bel apanage, quel tableau de la divinité, dirait Platon !²⁰

De la doctrine de l'harmonie préétablie, La Mettrie retient donc qu'il s'agit d'une façon d'expliquer l'union entre l'âme et le corps, que cette explication s'appuie sur la conviction selon laquelle cette interaction entre les substances est métaphysique et idéale plutôt que physique ou réelle et qu'une interaction harmonique de ce genre est rendue possible par le choix divin des substances, dont le dynamisme interne produit spontanément la série de leurs changements. A la fin, il insiste sur les difficultés qui découlent de cette vision radicalement dualiste de l'être et de l'action de l'homme.

3. LA CRITIQUE DE LA METTRIE ADRESSÉE À LEIBNIZ

Je ne veux pas insister sur la distance qui sépare les thèses que La Mettrie attribue à Leibniz de celles de Leibniz lui-même. Pour ce faire, il serait nécessaire de prendre en compte plusieurs aspects de la pensée des deux auteurs, qu'il n'est pas possible de résumer en quelques lignes. Il est remarquable, par exemple, que, même en critiquant à plusieurs reprises l'hypothèse de l'harmonie, La Mettrie ne critique jamais le rapport de cette hypothèse à la doctrine leibnizienne d'un double règne, celui des causes efficientes et celui des causes finales.

D'autre part, la stratégie argumentative de La Mettrie est précise et ne consiste pas à présenter des arguments destinés à discréditer les thèses qu'il veut combattre. Il préfère soutenir que ces thèses ne sont pas nécessaires, donc qu'elles ne sont pas prouvées, et que les difficultés liées à l'adhésion à sa propre thèse du matérialisme – qui est beaucoup plus simple – ne sont pas supérieures à celles que l'on rencontre lorsqu'on s'efforce d'accepter les conclusions de ses adversaires.

J'insisterai simplement sur un autre commentaire d'ensemble de la philosophie de Leibniz qui, à mon avis, permet de comprendre pourquoi La Mettrie s'intéresse à l'œuvre de Leibniz, et pourquoi celui-ci est devenu pour lui le véritable adversaire. Dans *l'Homme machine*, il écrit :

Les Leibniziens, avec leurs Monades, ont élevé une hypothèse inintelligible. Ils ont plutôt spiritualisé la matière que matérialisé l'âme. Comment peut-on définir un être dont la nature nous est absolument inconnue ? Descartes & tous les Cartésiens, parmi lesquels il y a longtemps qu'on a compté les Malebranchistes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux substances distinctes dans l'homme, comme s'ils les avoient vues & bien comptées.²¹

Il s'agit d'un commentaire intéressant. Selon La Mettrie, Leibniz est sur le bon chemin

20. AS, OP I, 246-247.

21. HM, OP III, 113-114.

pour éviter le dualisme, mais le choix qu'il a fait – de spiritualiser la matière – ne lui a pas permis d'atteindre son but. La Mettrie reconnaît non seulement que Leibniz cherchait à annuler la dualité corps/esprit en privilégiant le second terme de cette dualité, l'esprit, mais aussi que la philosophie cartésienne avait déjà commis la même erreur, étant donné qu'elle admettait deux substances distinctes dans l'homme.

Quoiqu'il s'agisse d'un commentaire fait en passant, il révèle bien jusqu'à quel point Leibniz est devenu le véritable adversaire de La Mettrie. A plusieurs reprises, ce dernier insiste sur le fait qu'il y a seulement deux systèmes philosophiques, deux façons de faire de la philosophie : celle des matérialistes et celle des spiritualistes. Il a consacré sa vie à faire la défense du premier, Leibniz incarnant le deuxième. On trouve déjà la même idée dans le *Discours préliminaire*, qui précède le *Traité de l'âme*, lorsqu'il affirme que son seul projet est de prouver qu'il y a une seule vie.²²

Et la thèse de La Mettrie est que, en proposant le spiritualisme, Leibniz s'est vu obligé d'accepter une dualité irréductible, inutile pour rendre compte de l'expérience. Il insiste sur ce point dans *Vénus métaphysique* :

Supposé la spiritualité de l'âme, elle ne pourra jamais sortir de la matière ; car de ce bois on ne taille pas des Mercures. Les Scholastiques, Créatiens & Leibniziens ont raison de se brouiller avec le "tradux", si l'on entend par-là la source de l'âme des semences corporelles au gré des Matérialistes, ou une Métamorphose de la matière en esprit, en dépit de l'incommunicabilité des essences.²³

Le seul vrai chemin pour arriver à résoudre les problèmes du dualisme corps/esprit est donc le contraire : commencer par la matière et réduire l'esprit à la matière ou l'âme au corps. Le lieu de l'âme, c'est le cerveau.²⁴

4. L'IMAGE DU 'MIROIR'

L'image du miroir est assez rare dans l'œuvre de La Mettrie et n'est pas directement en rapport avec la pensée de Leibniz. Il s'en sert en lui attribuant deux sens opposés : d'abord, pour critiquer les philosophies dualistes, c'est-à-dire-spiritualistes, ensuite pour expliquer la façon qu'il a de comprendre le rapport de l'âme au corps. Dans le premier sens, soutenir une vision spéculaire de l'âme ne fait que dupliquer, que multiplier les êtres sans nécessité. Le préjugé qui nous empêche d'accepter la matérialité de notre être tout entier est si fort qu'on se voit obligé de proposer une double explication des phénomènes et des processus de la vie humaine, faute d'accepter son origine naturelle, c'est-à-dire purement physique et matérielle.

D'autre part, dans un sens positif, le miroir ou la condition 'spéculaire' de l'âme permet de mettre en valeur le fait que ce qu'on appelle l'âme n'est qu'un effet de la matière, un reflet de la matière et des forces qui y sont inscrites, ou plutôt que l'âme est le nom qu'on donne à une certaine forme d'activité ou

22. OP I, 9.

23. VM, 9-10.

24. *L'homme plante*, OP II, 69 : "Le cerveau, où est l'âme de tous les hommes (excepté des Leibnitiens)".

d’auto-organisation de la matière où tout est physique. En ce cas, la ‘condition spéculaire’ de l’âme ne vise pas à fixer son indépendance ou sa suffisance en tant que substance, mais, au contraire, vise à la présenter comme l’image même du corps.

C’est pourquoi il écrit dans le *Traité de l’âme* :

Si tout s’explique par ce que l’anatomie et la physiologie me découvrent dans la moelle, qu’ai-je besoin de forger un être idéal ? Si je confonds l’âme avec les organes corporels, c’est donc que tous les phénomènes m’y déterminent. Et que d’ailleurs dieu n’a donné à mon âme aucune idée d’elle-même, mais seulement assez de discernement et de bonne foi pour se reconnaître dans quelque miroir que ce soit, et ne pas rougir d’être née dans la fange.²⁵

Cette manière tout autre de penser le miroir a de nombreuses conséquences. Tandis que, pour Leibniz, les esprits sont irréductibles à la matière, et qu’ils appartiennent à un autre règne, leur capacité spéculative en étant le reflet, pour La Mettrie, au contraire, l’esprit est une sorte de ‘réserve’ que la matière a elle-même constituée et qu’elle développe pour faire face aux besoins et aux difficultés – si bien que, dans *l’Homme machine*, La Mettrie peut réduire l’esprit à une simple “propriété” de la matière : “Je crois la pensée si peu incompatible avec la matière organisée, qu’elle semble en être une propriété, telle que l’électricité, la faculté motrice, l’impénétrabilité, l’étendue, etc.”²⁶

Cette thèse découle directement de sa doctrine de la causalité naturelle, comprise comme aveugle et nécessitante. “Ayant fait, sans voir, les yeux qui voient, elle a fait sans penser, une machine qui pense”.²⁷

5. L’IMAGE DE LA ‘MACHINE’

Un sort différent est réservé à l’autre image dont s’est servi Leibniz – celle de la machine. Comme on le sait bien, La Mettrie a fait de cette image une sorte d’icône de sa philosophie. *L’homme machine*, *Les animaux plus que machines*, *L’homme plus que machine*. Il va jusqu’à se présenter lui-même comme *Mr. Machine*.

L’origine de cette image dans son œuvre est en rapport avec la fameuse thèse de Descartes selon laquelle les animaux non doués de raison sont de simples machines. Au lieu de soutenir que les animaux sont quelque chose de plus que des machines, La Mettrie insiste sur le fait que toute forme de vie – y compris la vie spirituelle – n’est que l’effet mécanique de l’auto-organisation hasardeuse de la matière. Pour ce faire, il suffit de reconnaître le fondement exclusivement physique de la sensibilité et de la pensée. De toute façon, La Mettrie ne définit pas la notion de machine en tant que telle. Ce qui compte, c’est d’annuler la singularité de l’homme dans le cadre de la nature.

L’image de la machine vise à rendre plausible le fait que l’âme ou l’esprit ne soit qu’une sorte d’organisation matérielle plus complexe. Ainsi la raison n’est qu’un mécanisme d’adaptation que la matière a développé de façon aveugle. L’esprit est la machine

25. OP I, 121-122.

26. HM, OP III, 189.

27. *Système d’Epicure*, §27, OP II, 15.

qui a développé une autre machine, faute de trouver une autre façon de faire face aux nécessités : les lois du mouvement “ont fabriqué le viscère de la pensée. La nature a fait, dans la machine de l’homme, une autre machine qui s’est trouvée propre à retenir les idées et à en faire de nouvelles”.²⁸

La Mettrie prend l’image de la machine en des sens très différents de ceux auxquels pensait Leibniz. Pour l’auteur de *l’Homme machine*, cela permet de faire comprendre la réduction de toute forme de vie aux rapports de la causalité matérielle et efficiente de la physique. La vie n’est pas une notion première qui pourrait avoir son siège dans une monade comprise comme ‘miroir vivant’ ; la vie est le simple effet de l’auto-complexification de la matière, elle n’est pas à vrai dire une nouvelle façon d’être mais plutôt une forme d’auto-organisation de la matière qui vise à faire face aux difficultés et aux besoins de cette complexification même. La vie ne se trouve pas dans la monade, dans les atomes, mais son seul siège est dans la machine elle-même.

Tandis que Leibniz parle des ‘machines de la nature’ pour insister sur l’unité et la substantialité des êtres vivants, La Mettrie s’en sert pour soutenir leur dimension intégralement corporelle :

Posez le moindre principe du mouvement, les corps animés auront tout ce qu’il faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, et se conduire en un mot dans le physique et dans le moral qui en dépend.²⁹

Un dernier aspect illustre cette différence dans l’usage de l’image de la ‘machine’. Comme Leibniz, La Mettrie compare l’art de la nature et l’art de l’homme, les machines naturelles et les machines artificielles. Mais la comparaison l’amène à des résultats différents. Chez Leibniz, la comparaison conduit à comparer les intelligences qui sont au principe de ces machines, c’est-à-dire l’intelligence infinie et créatrice de la divinité et l’intelligence finie et plutôt transformatrice de l’homme. Pour La Mettrie, au contraire, les machines de la nature ne sont l’œuvre d’aucune intelligence ; on ne peut pas les définir par leur fonction, ni par une causalité finale. Ce que nous appelons ‘machines de la nature’ n’est que le résultat ‘aveugle’ d’une nature sur le modèle épicurien ; elle produit ses plus belles œuvres sans le vouloir et sans y songer, par essai et erreur. Tout se réduit au rapport complexité-nécessité.

L’image de la machine sert en dernière analyse à faire comprendre qu’il ne faut penser qu’en ‘simple physicien’. Si on s’écarte de cette façon de penser, on n’a affaire qu’à de pures imaginations, et on pourrait appliquer à celui qui s’y risquerait ce qu’il a écrit de la médecine et de la philosophie de son temps :

Comme la médecine n’est plus souvent qu’une science de remèdes dont les noms sont admirables, la philosophie n’est de même qu’une science de belles paroles : c’est un double bonheur, quand les uns guérissent, et quand les autres signifient quelque chose.³⁰

28. *Système d’Epicure*, §27, OP II, 14.

29. HM, OP III, 169.

30. SE, §XLII, 24.

ABRÉVIATIONS

APM = J. O. de La Mettrie, *Les animaux plus que machines*.

AS = J. O. de La Mettrie, *Abrégé des systèmes*.

HM = J. O. de La Mettrie, *L'homme machine*.

HNA = J. O. de La Mettrie, *Histoire naturelle de l'âme*, traduite de l'anglois de M. Charp, par feu Mr. H** de l'Académie des Sciences, La Haye, J. Neaulme Libraire, 1745.

OP = J. O. de La Mettrie, *Œuvres philosophiques*, nouvelle édition, Berlin, Ch. Tutot, 1796.

VM = J. O. de La Mettrie, *Venus métaphysique ou Essai sur l'origine de l'âme humaine*, Berlin, J. C. Voss Libraire, 1752.

RÉFÉRENCES

Lemée, P. (ed.), 1934. *Une Œuvre inédite d'Offray de La Mettrie. Le petit homme à longue queue* (1751), Paris, J.-B. Baillièere et Fils.

Marta Mendonça
Universidade Nova de Lisboa
mmendonca@fcsh.unl.pt
ORCID: 0000-0003-3769-4264